



L'ILLUSTRÉ

BUREAUX : LILLE — 15, rue d'Angleterre — Téléphone : 628

5 CENTIMES

DE ROUBAIX-TOURCOING

5 CENTIMES

BUREAUX : ROUBAIX — 35, rue de Valenciennes — TOURCOING — 85, rue des Ursulines

Le "bon Tyran"

Le dimanche soir, 25 avril, nous avons lu attentivement, dans le *Petit Temps* le discours prononcé par M. Clemenceau à l'inauguration du monument de Gambetta à Nice.

Cette harangue ministérielle, on le sentait, était plus qu'un brillant morceau de rhétorique. Elle voulait être une page d'histoire, où l'historien, d'ailleurs, eût plusieurs défaillances qu'on n'a pas manqué de relever. Elle était aussi un exposé des idées de M. Clemenceau, homme politique, se donnant comme homme d'Etat.

A ce dernier point de vue, nous y rencontrâmes une phrase qui, au passage, nous fit frissonner. Cette phrase nous est revenue plusieurs fois à la pensée au cours de la récente grève, et surtout le jour où le Parlement, abdiquant, une fois de plus, toute autorité et toute valeur de contrôle, renouela le blanc-seing qu'il prend coutume d'accorder à notre « premier des filices » en toutes circonstances agitées.

Justement, un vénérable ami, qu'a frappé le même passage, nous écrivit pour nous le signaler. Il y a vu, lui aussi, une menace très grosse qui l'inquiète et qui l'indigne.

Il n'est donc pas hors de propos d'en reparler, ni même peut-être trop tôt, car les événements vont vite en ces temps troublés.

« Il est temps, disait M. Clemenceau à Nice, que nous en prenions notre part : la démocratie n'est pas le gouvernement du silence et de l'inertie. A qui ne peut pas supporter ce régime de liberté, il reste la ressource du bon tyran que notre Renan est mort avant d'avoir pu découvrir, ou même du mauvais, qui fait payer sa paix précaire d'un prix exorbitant, comme nous l'avons vu ».

Donc, à qui sait lire entre les lignes, il paraît évident que M. Clemenceau en prend son parti, il désespère de nous voir capables de supporter le régime de la liberté. Nous sommes presque réduits à la suprême ressource qui est un régime de silence et d'inertie sous un bon tyran tel que le rêvait « notre Renan », car ne parlons pas de mauvais tyrans, s'il vous plaît ; ils coûtent trop cher.

Qui ne voit que ce « bon tyran » ne peut être, d'après M. Clemenceau, que M. Clemenceau lui-même, qui s'offre presque ingénument pour réaliser le programme idéal de son bon ami Renan ?

Or, étant donné que le personnage possède assez de fatuité et d'audace pour vouloir assumer ce rôle, et que beaucoup de politiciens trouvent par leurs votes serviles qu'ils se résigneraient vite à la servitude, il est intéressant et utile de voir ce que serait le « bon tyran », selon feu Renan et son vivant Clemenceau.

L'idée du bon tyran procède, dans la pensée de l'auteur de la *Vie de Jésus*, d'une haute conception philosophique que nous allons esquisser en le citant d'après le bel « Evangile du pauvre » de Mgr Baunard (1).

« La fin de l'humanité, dit Renan dans son *Avenir de la science*, est de faire des grands hommes. Chaque planète a pour fonction (?) de fabriquer de la pensée, du sentiment esthétique et moral. Galilée, Descartes, Newton furent tout à tour le but ou, pour mieux dire, l'aboutissement du monde ».

C'est la théorie du surhomme, d'une aristocratie d'hommes supérieurs pour lesquels seuls existent toutes choses et toutes gens.

Ces aristocrates de l'humanité auront par leur science toutes les supériorités, dans l'Etat comme ailleurs. Ils seront une oligarchie souveraine. Ils auront un pouvoir absolu, sans limites.

« Alors la vérité (la vérité matérialiste, naturellement) sera en même temps la force, force effrayante ayant en main toutes les énergies de la nature, ne prenant contact avec les éléments inférieurs de l'espèce que pour l'exploiter », professait « qu'il est permis d'être tyran pour procurer le triomphe de l'esprit » et que « le progrès suffit pour tout légitimer ».

Voilà la théorie et les maximes du « bon tyran de notre Renan ».

C'est la théorie d'un bloc d'hommes supérieurs, d'un « groupe de savants imposant le vrai et le bien — ou du moins ce qu'ils appellent ainsi — par la peur de l'enfer, et non pas d'un enfer chimérique dont on n'a pas de preuves (1), mais d'un enfer réel ».

Eh ! si l'enfer, moins chimérique que ne le sent ou feignent de le penser ces hommes, n'est peut-être pas loin pour certains, ne touchons-nous point à l'enfer de ce monde, à ce qu'ils appellent « l'enfer réel », enfer politique, social et moral dont ce « vieux Satan » de Clemenceau ne demande qu'à tenir le sceptre fourchu ?

(1) L'Evangile du pauvre. Introduction, pages xxi et suivantes.

Ne toucher aux éléments inférieurs de l'espèce, les petites gens, les ouvriers, les pauvres et les faibles, que pour les exploiter, procurer par la tyrannie le triomphe de ses idées, légitimer tous ses excès par le progrès, faire une existence infernale à tous ceux qui ne partagent pas sa conception du vrai et du bien ; tel est le programme déjà pressenti du « bon tyran », tel que le rêve M. Clemenceau après Renan.

Cette doctrine qu'il nous offre comme « suprême ressource » épouvantait jadis un autre philosophe, M. Chatelet-Lacour, qui, faisant l'éloge de Renan qu'il remplaçait à l'Académie française, en 1894, trouvait « peu rassurantes » ces « perspectives offertes par la religion de la science ».

Il s'inquiétait à penser que « la vie des individus » serait à la discrétion de la raison et de la science devenues « synonymes de Dieu » et se faisant « reconnaît et obéir malgré toutes les résistances ».

Le reste du monde sacrifié à un nombre infiniment petit d'intelligences ; les masses, c'est-à-dire la presque totalité de l'espèce humaine devenant le « terrain nécessaire pour faire vivre et prospérer une poignée de penseurs » ; cela semblait « énorme » à M. Chatelet-Lacour qui, à cette monstrueuse « idée de l'humanité » préférait celle de l'Evangile : « L'Evangile, disait-il, ne fait pas de catégories parmi les âmes humaines, et les plus humbles s'y voient relevés par ce qui est pour elles au-dessus de tous les biens, la tendresse et le respect ».

Tel est le système philosophico-politique de « notre Renan », telle est la « bonne tyrannie » que M. Clemenceau préconise comme remède aux maux de sa propre politique.

Pour appeler de ses vœux et s'offrir à appliquer pareil remède, il faut n'avoir ni cœur, ni entrailles. Et c'est bien ce qui semble manquer cet homme sec, ce ricaneur féroce, ce gouailleur sceptique, ce cynisme dont on ne peut citer une seule bonne action, un seul élan de générosité et de bonté.

Libre, après cela, aux âmes naïves, d'accorder leur confiance à ce « bon tyran », de compléter sur lui comme sur un sauveur de l'ordre, et de le soutenir par « crainte du pire ».

Le pire ? Mais c'est lui, avec son esprit faux, avec son absence complète de sens moral, avec ses utopies sauvages et l'action politique qui tend à en préparer la tyrannique réalisation.

Ce sont les idées qui mènent les hommes. Les signes sont monstrueux. Ne le suivons pas si nous ne voulons pas aller là où ses idées l'entraînent.

L'enfer existe, nous le savons de toutes les certitudes de notre foi, et nous redoutons par-dessus tout d'en avoir, un jour, la preuve la plus cuisante. Mais nous ne souhaitons pas non plus, pour notre pays et pour nous, de voir ce enfer, trop réel aussi, que nous promet « la bonne tyrannie » de philosophes tels que Renan et Clemenceau.

Naudrait autant le purgatoire du « mauvais tyran ».

Cyx.

L'Union catholique DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS AU VATICAN

Par dépêche de notre correspondant particulier : Rome, 25 mai.

L'Union catholique du personnel des chemins de fer français eut une audience profondément impressionnante qui dura longtemps.

800 délégués avec environ 100 drapeaux tricolores des 228 groupes furent rangés dans la loge de Raphaël, dans les salles Ducale et Royale et dans la salle des Béatifications.

Le Pape, qui avait précédemment reçu M. l'abbé Reyman, en audience particulière, passa à travers les rangs des délégués dont chacun put baiser l'anneau.

A l'extrémité de la salle des Béatifications étaient rangés 50 prêtres, aumôniers de groupes, auxquels le Pape fit un accueil particulièrement affectueux. Puis, les drapeaux tricolores entourèrent le trône, présentant ainsi un magnifique coup d'œil.

Tous les délégués étant entrés dans la salle des Béatifications, M. l'abbé Reyman fut invité par le Saint-Père à lire une adresse.

Dans cette adresse éloquent, admirable par la modestie et les sentiments exprimés, M. l'abbé Reyman montra la portée de la démarche faite par des travailleurs appartenant à la plus puissante corporation des temps modernes.

Ensuite, le comte Matheus, président honoraire, exposa avec précision l'origine et les progrès de l'Union catholique des cheminots. Le Pape, manifestant impressionné par le spectacle qu'il avait sous les yeux, répondit par un discours qu'il fit aussitôt traduire en français par Mgr Glorieux, discours dans lequel il remercia le comte Matheus des sentiments exprimés au nom de l'Union catholique qui rappelle les anciennes corporations, et où il souhaita que les cheminots trouvent les moyens de conserver la foi, fondement de tout vrai progrès. Il remercia spécialement M. l'abbé Reyman et lui rappela l'audience qu'il lui accorda en 1907 et où l'abbé Reyman pro-

mit d'amener à Rome une députation de l'Union catholique. La réalisation de cette promesse surpassa l'attente du Pape qui compare les développements de l'Union catholique est déjà le grand arbre qui abrite les oiseaux du ciel et se développe conformément aux principes de foi et d'ardente charité qui caractérisent ses débuts.

L'Union catholique est une preuve vivante que la religion seule peut résoudre les problèmes sociaux, faire régner la paix dans le monde du travail et reconforter dans les grandes fatigues. Aussi n'est-il pas étonnant, ajoute le Pape, que l'Union catholique ait trouvé dès sa naissance un appui près du cardinal Richier qui lui obtint de son prédécesseur de très sainte mémoire, des faveurs abondantes, qu'elle ait eu la protection des évêques et le zèle des aumôniers des 228 groupes. Le Pape voudrait que ceux qui entravent l'action de l'Eglise voient ce spectacle et disent, en conscience, s'ils croient vraiment que l'Eglise est ennemie du bien-être social de l'individu et des familles. L'Eglise ne méprise pas, mais, au contraire, tient en haute estime les travailleurs. L'Eglise seule peut rendre heureux et vraiment bons les individus, les familles et la société. Les travailleurs reviennent de l'Eglise où ils adorent leur Dieu sont bien plus heureux que ceux qui reviennent des réunions révolutionnaires, des banquets ou des orgies, enivrés de haines et de rancoeurs. Tous doivent voir avec évidence quels sont les meilleurs pères de famille et les meilleurs citoyens. Le Christ prononça les paroles de vie et de réconfort pour les malheureux et les opprimés. Les autres ont beau s'épuiser en Congrès et en assemblées, il est impossible, sans la foi, de résoudre les questions qui agitent la société, d'assurer la pacification des esprits et la juste harmonie des rapports entre les diverses classes.

Avec une émotion communicative, le Pape remercia de la consolation que la démarche des cheminots apporte à son cœur. Comme il dit M. l'abbé Reyman, Lazare n'est pas mort, mais seulement endormi, et bientôt le Seigneur fera entendre sa voix puissante sur la France : « Lazare, sors du tombeau ».

Il faut avoir foi en Dieu ; lui seul bâtit solidement la maison et la garde victorieusement. Le Pape ajoute : « Ne craignez pas les raileries. Et si vous appelez, je le sais, bigots, sacristains, cléricaux. Ne reculez pas devant de si misérables insultes ; craignez Dieu seul, et, en vrais soldats, continuez de défendre fièrement la plus noble des causes, qui a toujours de sères promesses de victoires. Professez ouvertement votre foi, et votre amour perpétuera le respect à tous, et, de même que la vapeur porte partout les voyageurs et les marchandises, de même vos bons exemples répandront à travers la France la foi qui vous anime. Alors, les aveugles verront et les sourds entendront et vos compagnons viendront s'unir à vous dans le Sacré Cœur de Jésus et dans l'amour de la Vierge Immaculée ».

Le Pape remercia ensuite pour l'offrande du Livre d'Or portant les signatures de 40 000 cheminots unionistes, qui restera au Vatican comme un précieux perpétuel d'union, de foi et d'activité ; puis il bénit les délégués présents, leurs familles, les associés absents ; donna aux prêtres le pouvoir de donner aux groupes la bénédiction apostolique, et, suivi des drapeaux, retourna dans ses appartements, au milieu des acclamations enthousiastes.

Les cheminots descendirent ensuite dans la première loge, où le cardinal Merry del Val vint à leur rencontre. M. l'abbé Reyman lut une adresse de remerciement, à laquelle le cardinal répondit qu'il connaissait depuis ses débuts l'Union catholique dont lui parlait souvent, dans ses voyages à Rome, le cardinal Richier. Il suit ses développements avec bonheur, car il y voit une preuve de vitalité de la France, pour laquelle il affirme avec force sa profonde estime et son affection, faisant des vœux pour sa prospérité.

Puis tous défilèrent devant le cardinal, qui admira les détails des drapeaux.

A 2 heures, les cheminots retournèrent à Sainte-Marthe, où eut lieu un banquet, et où M. l'abbé Reyman et Mgr Glorieux prononcèrent des toasts. Puis, à 5 heures, drapeaux en tête, les cheminots se rendirent dans les jardins du Vatican, devant la Grotte de Lourdes, où, après une cantate, Mgr Gilbert, ancien évêque du Mans, bénit le drapeau fédéral et prononça une allocution vibrante de patriotisme.

Les cheminots sont enthousiasmés de la réception qui leur a été faite au Vatican par le Pape et le cardinal Merry del Val, qui dira pour eux, demain matin, la messe à Sainte-Praxède, et distribuera à tous la sainte communion.

Les directeurs et présidents des groupes allèrent présenter leurs hommages au cardinal Rampolla.

Un télégramme de l'Agence Havas annonce que le Comité directeur des chemins de fer français a décidé d'accepter l'invitation des cheminots français parce qu'ils ont offensé les sentiments de la majorité des employés des chemins de fer français et italiens en participant à une manifestation cléricale.

Nous ne voyons pas l'offense, chacun ayant la liberté de ses sentiments religieux. C'est le Comité directeur qui offense.

Epouvantable tempête à Bilbao Plusieurs barques de pêche ont sombré

De notre correspondant particulier de Bilbao :

La mer vient de faire de nombreuses victimes dans notre région. 140 barques, parties à la pêche à la sardine dans la nuit de lundi, ont été surprises par une horrible tempête, qui ne tarda pas à engloutir nombre d'entre elles.

Comme certaines barques se sont réfugiées dans des ports voisins, on ne peut évaluer le nombre des victimes, qui est au moins d'une centaine. La population est consternée.

Demandez dans toutes les gares La Croix quotidienne grand format La Croix illustrée

Le Cosmos Le Mois littéraire et pittoresque

Gazette

A propos du cinquantenaire de Mireille

Dimanche et lundi prochain, la Provence fêtera le cinquantenaire de Mireille, le chef-d'œuvre de Mistral.

En fêtant le cinquantenaire du chef-d'œuvre, la Provence va célébrer en même temps son poète, non point seulement pour son génie, mais encore pour sa fidélité au terroir natal. Né provençal, Mistral a voulu le rester toute sa vie. La gloire ne

Fiers de leur victoire, ils sortent de la salle et, groupés autour du sympathique pro-doyen de Bapaume et de l'abbé Bordron, ils s'en vont, au chant de la *Marseillaise*, faire sous les yeux étonnés des bons habitants de Bapaume, une manifestation à la statue du général Faidherbe.

La, après quelques mots vibrants de l'abbé Bordron, on se sépara aux cris de : « Vive la France ! Vive l'Eglise ! A bas les francs-maçons ! »

Que nos amis sachent imiter l'exemple des catholiques de Bapaume. Qu'ils manifestent dans la rue !

Aumôniers protestants en grève

L'aumônier protestant de la prison de Liegnitz (Allemagne), ayant refusé de continuer à remplir son ministère parce que



M. et Mme Frédéric Mistral et M. le curé de Maillane

Le point ébloui. Paris ne l'a pas attiré. Le succès n'a rien changé à son existence simple de paysan. Le fait est assez rare et l'exemple assez beau pour qu'il faille y insister. En vain, tous les hommages sont venus à lui, en vain l'a-t-on sollicité de poser sa candidature à l'Académie française, en vain s'est-il vu décerner le prix Nobel, cette récompense mondiale, Mistral n'a point voulu se jeter dans la mêlée des ambitions. Il est resté dans son village de Maillane, où il est venu au monde, et où il veut mourir.

Au cours des fêtes qui vont avoir lieu, on inaugurera une statue du poète Mistral.

Les catholiques de Bapaume manifestent dans la rue

L'exemple des catholiques de Bapaume est à citer. Depuis quelque temps, ils ont constitué une « Société catholique des conférences populaires » qui répond aux injures des soi-disant « libres penseurs » de la-bas.

Dimanche dernier, un confédéré anticlérical devait palabrer à Bapaume. M. l'abbé Bordron fut appelé pour lui répondre.

Nos amis, parfaitement organisés, allèrent très nombreux à la réunion, et orateurs et auditeurs catholiques « tombèrent magnifiquement » le pseudo-orateur de la pseudo « libre pensée ».

Il fallait à nos amis un succès plus complet encore.

Le scandale de la marine Gratification discrète

Voici de nouveaux détails sur le scandale de la marine. Le 11 janvier 1907, M. Boucoiran, ingénieur de l'usine d'Unieux, venait trouver dans son bureau le contrôleur Ravilly, chargé à lui tout seul de la surveillance de ces forges. En posant sur la table de ce fonctionnaire une pile de dossiers, M. Boucoiran y glissait une enveloppe cachetée et ajoutait en substance :

Nous vous avons donné ces derniers temps beaucoup de mal, et obligé à un travail supplémentaire. Nous voudrions le reconnaître par la gratification que voici. Remarquez que ce n'est pas une mesure particulière, tout notre personnel a également reçu une gratification.

Comme, sans plus attendre, M. Boucoiran s'élevait, M. Ravilly courut à lui en lui remettant, sans l'avoir ouverte, l'enveloppe qui, manifestement, contenait un ou plusieurs billets de banque.

Toutefois, le contrôleur crut de son devoir de prévenir ses chefs hiérarchiques de ce qui venait de se passer. Il fit un rapport qui parvint au colonel Jacob, lequel le transmit au général Gosso.

Que devint le rapport ? Voici ce qu'à cet égard, devant la Commission, a affirmé le général Gosso :

Le rapport, annoté par le colonel Jacob et par lui-même, fut immédiatement remis pour sanctions à prendre à M. Dupont, chef du cabinet technique du ministre de la Marine.

Des mois se passèrent, continua le général Gosso, sans qu'il en fût davantage question. Comme l'atteste d'ailleurs une note versée au dossier de la Commission, le général Gosso fit demander au cabinet du ministre ce qu'était devenue l'affaire des forges d'Unieux.

Il lui fut répondu que « le cabinet du ministre avait perdu de vue ». Sur ces entrefaites, M. Ravilly, qui —

son traitement n'a pas été augmenté, les autres aumôniers se sont solidarisés avec lui.

Ces « pasteurs » n'auraient probablement pas su sacrifier les millions du budget, au prix desquels le clergé catholique français a voulu s'affranchir de la tutelle des politiciens.

Tristes fruits de l'éducation sans Dieu

Les journaux publient ce lamentable fait-divers :

Mardi après-midi à 3 h. 1/2, à Clermont-Ferrand, au lycée Blaise Pascal en pleine classe, le jeune Armand Neny, 14 ans 1/2, fils du directeur de l'école laïque de Marrières-Veyre, s'est suicidé en se tirant un coup de revolver dans la tempe droite.

Avant-hier, il avait annoncé à son voisin de pupitre au lycée qu'il se suiciderait le lendemain à 8 heures. Comme il ne mit pas son projet à exécution, on le raila.

Attendez, dit-il, ce sera pour demain à 3 heures.

A 3 h. 45 il se faisait sauter la cervelle.

Une purge, s. v. p. ?

Les lanterniers demandent une purge pour leur République radicale. « Il faut purger la République », disent-ils.

Que nos amis les libéraux préparent le remède pour les élections prochaines...

Les explications de M. Dupont

C'est avant-hier que M. Dupont, qui est actuellement directeur de l'Ecole du génie maritime, comparut devant la Commission d'enquête sur la marine. Il déclara que les pièces recherchées par la Commission avaient dû être déchirées ou qu'il les avait peut-être emportées par mégarde avec ses papiers personnels, lors de son départ de la rue Royale.

« Ce que vous nous dites là est très grave, fit remarquer que des membres de la Commission, car vous ignorez pas que, si vous avez détruit ou soustrait les pièces que nous recherchons, vous êtes passible de l'article 254 du Code pénal ».

M. Dupont ajouta alors que le dossier d'Unieux et les autres pièces devaient se trouver chez lui.

« Lorsque j'ai quitté le cabinet que j'occupais au ministère de la Marine, dit-il, j'ai emporté en vrai tous les papiers se trouvant dans mon bureau, et comme, depuis, je n'ai pas eu le temps de les trier, il se peut que les pièces dont vous désirez avoir connaissance se trouvent dans mon dossier ».

Plusieurs membres de la Commission s'étonnèrent que des documents qui furent le ministère de la Marine, eussent été depuis sept mois, M. Dupont ait conservé des dossiers qui n'auraient pas dû sortir des bureaux de la rue Royale.

M. Dupont fournit ensuite à la Commission un certain nombre d'explications au sujet des éclaircissements qu'il fut appelé à demander à M. Léonard-Dorian à propos de la plainte du contrôleur de la marine.

Sur ce point, la Commission n'insista pas et se relia après ces dernières déclarations. Mais la Commission, peu satisfaite de ses réponses, décidait, après une assez longue discussion, de demander au garde des sceaux l'ouverture d'une instruction judiciaire, afin de retrouver les pièces de cette affaire de corruption de fonctionnaire.

Les perquisitions

A 10 heures, hier, au Conseil des ministres, M. Picard était saisi par le garde